LA MESSE DES OMBRES.

Voici ce que le sacristain de l'Eglise Sainte-Eulalie, à la Neuville d'Aumont, m'a conté sous la treille du Cheval-Blanc, par une belle soirée d'été, en buvant une bouteille de vin vieux à la mémoire d'un mort très à son aise, qu'il avait le matin même, porté en terre avec honneur, sous un drap semé de belles larmes d'argent :

– Feu mon pauvre père (c'est le sacristain qui parle) était de son vivant fossoyeur. Il avait l'esprit agréable, et c'était sans doute un effet de son état, car on a remarqué que les personnes qui travaillent dans les cimetières sont d'humeur joviale. La mort ne les effraie point : ils n'y pensent jamais. Moi qui vous parle, monsieur, j'entre dans un cimetière la nuit aussi tranquillement que sous la tonnelle du Cheval-Blanc. Et si, d'aventure, je rencontre un revenant, je ne m'en inquiète point, par cette considération qu'il peut bien aller à ses affaires comme je vais aux miennes. Je connais les habitudes des morts et leur caractère. Je sais à ce sujet des choses que les prêtres eux-mêmes ne savent pas. Et si je contais tout ce que j'ai vu, vous seriez étonné. Mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, et mon père, qui pourtant aimait à conter des histoires, n'a pas révélé la vingtième partie de ce qu'il savait. En revanche, il répétait souvent les mêmes récits, et il a bien narré cent fois, à ma connaissance, l'aventure de Catherine Fontaine.

Catherine Fontaine était une vieille demoiselle qu'il lui souvenait d'avoir vue quand il était enfant. Je ne serais point étonné qu'il y eût encore dans le pays jusqu'à trois vieillards qui se rappellent avoir ouï parler d'elle, car elle était très connue et de bon renom, quoique pauvre.

Elle habitait, au coin de la rue aux Nonnes, la tourelle que vous pouvez voir encore et qui dépend d'un vieil hôtel à demi détruit qui regarde sur le jardin des Ursulines. Il y a sur cette tourelle des figures et des inscriptions à demi effacées. Le défunt curé de Sainte-Eulalie, M. Levasseur, assurait qu'il y est dit en latin que "l'amour est plus fort que la mort". Ce qui s'entend, ajoutait-il, de l'amour divin.

Catherine Fontaine vivait seule dans ce petit logis. Elle était dentellière. Vous savez que les dentelles de nos pays étaient autrefois très renommées. On ne lui connaissait ni parents ni amis. On disait qu'à dix-huit ans elle avait aimé le jeune chevalier d'Aumont Cléry, à qui elle avait été secrètement fiancée. Mais les gens de bien n'en voulaient rien croire, et ils disaient que c'était un conte qui avait été imaginé parce que Catherine Fontaine avait plutôt l'air d'une dame que d'une ouvrière, qu'elle gardait sous ses cheveux blancs les restes d'une grande beauté, qu'elle avait l'air triste et qu'on lui voyait au doigt une de ces bagues sur lesquelles l'orfèvre a mis deux petites mains unies et qu'on avait coutume, dans l'ancien temps, d'échanger pour les fiançailles. Vous saurez tout à l'heure ce qu'il en était.

Catherine Fontaine vivait saintement. Elle fréquentait les églises et, chaque matin, quelque temps qu'il fît, elle allait entendre la messe de six heures à Sainte-Eulalie.

Or, une nuit de décembre, tandis qu'elle était couchée dans sa chambrette, elle fut réveillée par le son des cloches ; ne doutant point qu'elles ne sonnassent la messe première, la pieuse fille s'habilla et descendit dans la rue où la nuit était si sombre qu'on ne voyait point les maisons et que pas une lueur ne se montrait dans le ciel noir. Et il y avait un tel silence dans ces ténèbres que pas seulement un chien n'aboyait au loin et qu'on s'y sentait séparé de toute créature vivante. Mais Catherine Fontaine, qui connaissait chaque pierre où elle posait le pied et qui aurait pu aller à l'église les yeux fermés, atteignit sans peine l'angle de la rue des Nonnes et de la rue de la Parolise, là où s'élève la maison de bois qui porte un arbre de Jessé, sculpté sur une grosse poutre. Arrivée à cet endroit, elle vit que les portes de l'église étaient ouvertes et qu'il en sortait une grande clarté de cierges. Elle continua de marcher, et ayant franchi le porche, elle se trouva dans une assemblée nombreuse qui emplissait l'église. Mais elle ne reconnaissait aucun des assistants, et elle était surprise de voir tous ces gens vêtus de velours et de brocart, avec des plumes au chapeau, et portant l'épée à la mode des anciens temps. Il y avait là des seigneurs qui tenaient de hautes cannes à pommes d'or et des dames avec une coiffe de dentelle attachée par un peigne en diadème. Des chevaliers de Saint-Louis donnaient la main à des dames qui cachaient sous l'éventail un visage peint, dont on ne voyait que la tempe poudrée et une mouche au coin de l'œil ! Et tous, ils allaient se ranger à leur place sans aucun bruit, et l'on n'entendait, tandis qu'ils marchaient, ni le son des pas sur les dalles, ni le frôlement des étoffes. Les bas-côtés s'emplissaient d'une foule de jeunes artisans, en veste brune, culotte de basin et bas blancs, qui tenaient par la taille des jeunes filles très jolies, roses, les yeux baissés. Et, près des bénitiers, des paysannes en jupe rouge, le corsage lacé, s'asseyaient par terre avec la tranquillité des animaux domestiques, tandis que des jeunes gars, debout derrière elles, ouvraient de gros yeux en tournant entre leurs doigts leur chapeau. Et tous ces visages silencieux semblaient éternisés dans la même pensée, douce et triste. Agenouillée à sa place coutumière, Catherine Fontaine vit le prêtre s'avancer vers l'autel, précédé des deux desservants. Elle ne reconnut ni le prêtre, ni les clercs. La messe commença. C'était une messe silencieuse où l'on n'entendait point le son des lèvres qui remuaient, ni le tintement de la sonnette vainement agitée. Catherine Fontaine se sentait sous la vue et sous l'influence de son voisin mystérieux, et, l'ayant regardé sans presque tourner la tête, elle reconnut le jeune chevalier d'Aumont-Cléry, qui l'avait aimée et qui était mort depuis quarante-cinq ans. Elle le reconnut à un petit signe qu'il avait sous l'oreille gauche et surtout à l'ombre que ses longs cils noirs faisaient sur ses tempes. Il était vêtu de l'habit de chasse, rouge, à galons d'or, qu'il portait le jour où l'ayant rencontrée dans le bois de Saint-Léonard, il lui avait demandé à boire et pris un baiser. Il avait gardé sa jeunesse et sa bonne mine. Son sourire montrait encore des dents de jeune loup. Catherine lui dit tout bas :

—Monseigneur, qui fûtes mon ami. Dieu vous ait en sa grâce ! Puisse-t-il m'inspirer enfin le regret de mes péchés ; car il est vrai qu'en cheveux blancs et près de mourir, je ne me repens pas encore de vous avoir aimé. Mais, ami défunt, mon beau seigneur, dites-moi quels sont ces gens à la mode du vieux temps qui entendent ici cette messe silencieuse.

Le chevalier d'Aumont-Cléry répondit d'une voix plus faible qu'un souffle et pourtant plus claire que le cristal :

—Catherine, ces hommes et ces femmes sont des âmes du purgatoire qui ont offensé Dieu en péchant par l'amour des créatures, mais qui ne sont point pour cela retranchées de Dieu, parce que leur péché fut sans malice. Tandis que, séparés de ce qu'ils aimaient sur la terre, ils se purifient dans le feu lustral du purgatoire, ils souffrent les maux de l'absence, et cette souffrance est pour eux la plus cruelle. Ils sont si malheureux qu'un ange du ciel prend pitié de leur peine d'amour. Avec la permission de Dieu, il réunit chaque année, pendant une heure de nuit, l'ami à l'amie dans leur église paroissiale, où il leur est permis d'entendre la messe des ombres en se tenant par la main. Telle est la vérité. S'il m'est donné de te voir ici avant ta mort, Catherine, c'est une chose qui ne s'est pas accomplie sans la permission de Dieu.

Et Catherine Fontaine lui répondit :

—Je voudrais bien mourir, pour redevenir belle comme aux jours, mon défunt seigneur, où je te donnais à boire dans la forêt.

Cependant qu'ils parlaient ainsi tout bas, un chanoine très vieux faisait la quête et présentait un grand plat de cuivre aux assistants qui y laissaient tomber tour à tour d'anciennes monnaies qui n'ont plus cours depuis longtemps : écus de six livres, florins, ducats et ducatons, jacobus, nobles à la rose, et les pièces tombaient en silence. Quand le plat de cuivre lui fut présenté, le chevalier mit un louis qui ne sonna pas plus que les autres pièces d'or ou d'argent.

Puis le vieux chanoine s'arrêta devant Catherine Fontaine, qui fouilla dans sa poche sans y trouver un liard. Alors, ne voulant refuser son offrande, elle détacha de son doigt l'anneau que le chevalier lui avait donné la veille de sa mort, et le jeta dans le bassin de cuivre. L'anneau en tombant sonna comme un lourd battant de cloche et, au bruit retentissant qu'il fit, le chevalier, le chanoine, le célébrant, les clercs, les dames, les cavaliers, l'assistance entière s'évanouit ; les cierges s'éteignirent et Catherine Fontaine demeura seule dans les ténèbres.

Ayant achevé de la sorte son récit, le sacristin but un grand coup de vin, resta un moment songeur et puis reprit en ces termes :

—Je vous ai conté cette histoire telle que mon père me l'a contée maintes fois, et je crois qu'elle est véritable parce qu'elle est conforme à tout ce que j'ai observé des mœurs et des coutumes paticulières aux trépassés. J'ai beaucoup pratiqué les morts depuis mon enfance et je sais que leur usage est de revenir à leurs amours.

C'est ainsi que les morts avaricieux errent, la nuit, près des trésors qu'ils sont cachés de leur vivant. Ils ont bonne garde autour de leur or ; mais les soins qu'ils donnent, loin de leur service, tournent à leur dommage, et il n'est pas rare de découvrir de l'argent enfoui dans la terre en fouillant la place hantée par un fantôme. De même les maris défunts viennent tourmenter, la nuit, leurs femmes mariées en secondes noces, et j'en pourrais nommer qui, morts, ont mieux gardé leurs épouses qu'ils n'avaient fait vivants.

Ceux-là sont blâmables, car, en bonne justice, les défunts ne devraient point faire les jaloux. Mais je vous rapporte ce que j'ai observé, c'est à quoi il faut prendre garde quand on épouse une veuve. D'ailleurs, l'histoire que je vous ai contée est prouvée de la manière que voici : Le matin, après cette nuit extraordinaire, Catherine Fontaine fut trouvée morte dans sa chambre. Et le suisse de Sainte-Eulalie trouva dans le plat de cuivre qui servait aux quêtes une bague d'or avec deux mains unies. D'ailleurs, je ne suis pas homme à faire des contes pour rire. Si nous demandions une autre bouteille de vin !....

Les Sabots DU PETIT WOLFF.

Il était une fois,—il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date,—dans une ville du nord de l'Europe dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient,—il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au Jour de l'An et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuellée de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fît grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écriteau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre-douleur.

Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer, quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents.

Or, comme l'hiver était très rigoureux, cette année-là, et comme, depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitouflés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaine de paysan, firent sur son compte mille risées; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures, qu'il n'y prit pas garde. Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachetaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une épingle, les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle étoit sûre de réussir son fameux plat sucré.

Et puis, les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant d'aller se mettre au lit; et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'apercevoir, à leur réveil, le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper; mais, naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il comptait bien, tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un enfant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froidure. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait liés dans une serge, une équerre, une hache, une bisaigue, et les autres outils de l'apprenti charpentier. Eclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clos avait une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant, bleuis par le froid de cette nuit cruelle de décembre, faisaient mal à voir.

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff sortant de l'église le dernier, s'arrêta tout ému devant le bel enfant qui dormait.

– Hélas! se dit-il, l'orphelin, c'est affreux! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude.... Mais, ce qui est encore pis, il n'a même pas, ce soir, un soulier ou un sabot à laisser devant lui, pendant son sommeil, afin que le petit Noël y dépose de quoi soulager sa misère!

Et, emporté par son bon cœur, Wolff retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant endormi, et, comme il put, tantôt à cloche-pied, tantôt bottillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

—Voyez le vaurien! s'écria la vieille, pleine de fureur au retour du déchaussé. Qu'as-tu fait de ton sabot petit misérable?

Le petit Wolff ne savait pas mentir, et bien qu'il grelottât de terreur en voyant se hérisser les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de conter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

—Ah! monsieur se déchausse pour les mendiants! Ah! monsieur dépareille sa paire de sabots pour un va-nu-pieds!.... Voilà du nouveau, par exemple!.... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, je t'en réponds, de quoi te fouetter à ton réveil.... Et tu passeras la journée de demain à l'eau et au pain sec.... Et nous verrons bien si la prochaine fois, tu donnes encore tes chaussures au premier vagabond venu!

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de soufflets, le fit grimper dans la soupente où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trempé de larmes.

Mais, le lendemain matin, quand la vieille, réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans sa salle basse,—ô merveille!—elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de richesses de toutes sortes; et, devant ce trésor, le sabot droit, que son neveu avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche, qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et, comme le petit Wolff, accouru aux cris de sa tante, s'extasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que de grands rires éclatèrent au dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait, et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Que se passait-il donc? Oh! une chose bien plaisante et bien extraordinaire! Les enfants de tous les richards de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors, l'orphelin et la vieille femme, songeant à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante. Mais tout à coup, on vit arriver M. le curé, la figure bouleversée. Au-dessus du banc placé près la porte de l'église, à l'endroit même où, la veille, un enfant, vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête ensommeillée, le prêtre venait de voir un cercle d'or, incrusté dans les vieilles pierres.

Et tous se signèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils de charpentier, était Jésus de Nazareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quand il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

Pensées.

Un affront vit toujours sur le front qui l'endure.

Une âme généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrat et de perfide.
Il faut gagner les coeurs et non pas les contraindre.

La gloire a des appas qui charment les grands coeurs.

Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous.

Traité d'extradition.

Presse Associée.

Santiago de Chili, 11 janvier, via Galveston, Texas—Le traité d'extradition entre le Chili et les Etats-Unis a été approuvé par le congrès chilien.

MA FILLEULE.

(MONOLOGUE)

C'est désolant! ....Je dis: c'est désolant! .....Malgré mes trente-cinq sonnés et mes innombrables relations, je n'ai jamais été invité à aucun mariage ni à aucun baptême .....Ah! pardon, j'oubliais.....J'ai été d'un baptême, mais c'est un si drôle de baptême que je n'y pensais autant vaut dire plus.....Eh oui! j'ai été parrain.....je suis parrain! ....Il y a longtemps de cela; tout au plus si j'avais quinze ans....Et tenez, puisque j'en cause, il faut que je vous raconte ça.....("Un temps").

—Drôle de baptême, oui, mais grande fête! Ah! mes amis, jamais Roucas-sur-Durance,—mon village natal que j'ai quitté depuis plusieurs années n'avait vu pareil baptême!... C'était un dimanche. L'intérieur de l'église était orné mieux qu'aux jours de grande solennité, mieux qu'à la Noël, mieux qu'à Pâques! Des millions de cierges brûlaient! Et quelle foule! L'Eglise regorgeait de monde. Des gens qui n'y avaient plus mis les pieds depuis le jour de leur première communion, s'y montrèrent en cette circonstance....—J'étais parrain, naturellement, j'avais une commère....une commère dont je n'étais pas fier du tout, par exemple....une vieille comtesse.... Madame la comtesse de Saint-Pie! ....laide, goutteuse, avec des cheveux filasse qui pendaient en tire-bouchon sur ses tempes où s'étalaient les plus belles pattes d'oie que j'ai vues de ma vie....

....Horrible compagnonne
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne,

dirait Don César!...Donner une pareille commère à un garçon de quinze ans, on n'y pensait pas!.....Mais aussi, par contre, ma filleule l'était-elle jolie dans sa robe blanche comme la neige des Alpes, garnie de rubans bleus comme le ciel d'Italie! .....Adorable, ma filleule, adorable! Et certainement elle ne doit pas avoir changé depuis; elle doit être tout aussi belle maintenant qu'elle était à vingt ans!....Ses prénoms, savez-vous, n'ont rien de recherché —la mode n'était pas encore aux prénoms baroques.—Elle s'appelle tout simplement Marie Ernestine... Ernestine, car la vieille dame était ainsi nommée: Marie, car je m'appelle Marius: je suis Provençal et en Provence il y a beaucoup de Marius ....Oh! une singulière filleule tout de même!....une filleule qui ne m'a pas écrit le moindre bout de lettre depuis mon départ de Roucas! Pas moyen de s'entendre appeler "cher petit parrain"....Au fond, j'en suis fort aise, je n'ai pas d'étrennes à lui donner, pas de cadeaux à lui faire... à quoi bon?....—Détail intéressant à noter, elle ne parle jamais: elle n'est pourtant pas muette, car elle chante très bien; des airs gais, des airs tristes, indifféremment....Elle excelle dans les solos....ou les soli, comme il vous plaira, mais souvent elle exécute des duos avec une voisine. Et remarquez, s'il vous plaît que ma filleule n'a jamais appris la moindre note de musique. Elle chante pourtant depuis le lendemain de son baptême....quelle précocité!—Peut-être croyez-vous que ce sont des blagues que je vous conte? Si telle est votre pensée, détrompez-vous. Ma filleule est bizarre, très bizarre, soit; mais elle est telle que je vous la présente.....Tenez, vous allez me traiter de fou si j'ose vous dire qu'elle n'a pas de mère et n'en a jamais eu, mais qu'elle possède au contraire plusieurs papas.... Ça vous étonne? Je ne dis pourtant rien qui ne soit vrai....Nous autres Provençaux, on nous accuse d'exagérer toujours. Ce coquin de Daudet—Dieu ait son âme!—nous a fort malmenés sur ce qu'il appelle nos "effets de mirage". Il nous a traités de brodeurs...."les brodeurs du Midi!" Foi d'honnête homme, je jure que je ne brode pas, mais que je dis ce qui est, simplement.

—A propos toujours de ma filleule, je pourrais vous raconter un tas de choses étonnantes, vous donner une kyrielle de détails plus intéressants les uns que les autres: vous dire, pas exemple, qu'elle n'a porté une robe qu'au jour de son baptême et que depuis lors elle est toujours entièrement nue; sans qu'on puisse la traiter d'impudique....: ou bien encore qu'elle n'est ni brune, ni blonde, ni châtaine, ni rousse, ni albinos: elle est glabre par tout le corps....Je préfère pourtant me borner, car malgré mes protestations d'homme sincère, vous me feriez une réputation de menteur impudent; et vous souhaitant à tous une bonne nuit, je me retire.... ("Fausse sortie").—A propos, il y a là-bas quelques jeunes gens qui s'entretiennent à voix basse depuis un moment. Peut-être désireraient-ils connaître ma filleule? Moi, le parrain, je n'y vois aucun inconvénient. Si vous voulez voir la gentille Marie-Ernestine, la chose est facile; vous n'avez qu'à partir pour Rouscas-sur-Durance et à vous rendre sur la place de l'église—il n'y en a pas d'autre; —c'est là qu'elle demeure, c'est là qu'elle a toujours demeuré. Arrivés là, vous lèverez les yeux et vous la verrez à sa fenêtre. Peut-être la surprendrez-vous à chanter, la chose est possible, mais ce serait bien un hasard....Toujours à sa fenêtre, ma filleule, toujours! Sans souci du temps, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle, qu'il vente, qu'il gèle, elle s'y tient invariablement, la nuit comme le jour! Et avec ça, jamais malade! Ah! c'est qu'elle a une vraie constitution d'airain, ma filleule!.... Maintenant, si quelques-uns d'entre vous s'en vont la voir et l'admirer, que leurs fiancées soient sans inquiétude sur l'issue de leur voyage; je me porte garant, sur ma tête, qu'ils ne s'en éprendront pas et qu'elle-même est incapable —oh! tout à fait!— de concevoir la moindre passionnette pour qui que ce soit, car ma filleule, la toute belle, la toute gracieuse Marie-Ernestine, ce n'est pas une fille, ce n'est pas un garçon .... c'est .... dig, ding, dong .... une cloche! ....

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

LA BAGUE.

I

Le train-rapide de Bordeaux-Paris venait d'entrer en gare d'Angoulême. L'arrêt n'était que de cinq minutes et les voyageurs, pressés, se hâtaient. Aux portières, des étrangers jetaient un regard curieux sur le grand hall enfumé qui allait, dans leur esprit, marquer le souvenir de la capitale charentaise, quand ils aperçurent, conduit par le chef de gare en personne, casquette basse, un groupe, qui, longeant les wagons, cherchait une place.

Une demi-douzaine de bambins, un grand jeune homme et une jeune femme accompagnaient un vieillard à cheveux blancs, à longue barbe.

—Par ici!....vous serez bien!

—Non, plus loin!

—Voilà! voilà! cria l'un des enfants; il n'y a qu'une dame dans ce compartiment!

Et toute la nichée se bouscula, se précipita, s'accrochant au marchepied.

—C'est vrai, monsieur Davenel, fit le chef de gare, vous serez tranquille ici; les coins sont libres, ce qui est rare dans nos trains chargés de monde à ces fins de vacances.

Les employés fermaient les portières. Le vieillard était monté et, debout, tendait ses mains, répondant à vingt questions, à cent recommandations de dernière heure:

—Votre foulard! —Votre couverture! Vos journaux! Prenez garde aux courants d'air! Baissez bien la glace!

Les plus petits se hissaient pour l'embrasser encore.

– A l'an prochain, n'est-ce pas?

—Oui! oui!....Si je suis de ce monde!.... Je suis si vieux!

—Non, non! vous êtes jeune, très-jeune!.... vous êtes éternel!....

Les cris se perdirent dans le coup de sifflet strident de la locomotive, et le train s'ébranla au milieu du tapage des plaques tournantes!

II

M. Davenel allait s'installer quand le convoi s'engouffra sous le long tunnel qui suit la gare d'Angoulême.

Une lampe, faiblement éclairait le compartiment, et sa lueur ne permit pas au vieillard de bien distinguer sa compagne de voyage, assise dans un coin opposé au sien et qui, la figure cachée sous une violette épaisse, semblait sommoler.

Le jour revenu, il mit en ordre ses petites affaires, sa valise, sa couverture, ses journaux, ses livres, et, chaudemant enveloppé, les pieds sur la bouillotte, il regarda sa voisine.

Elle dormait, car entre ses mains gantées un livre s'était refermé, inachevé; son voile lui cachait les traits, et M. Davenel vit seulement qu'elle avait comme lui des cheveux blancs.

Alors, fermant les yeux à son tour, il songea.

Reviendrait-il encore faire en Charente ce séjour annuel qu'il aimait tant?

A soixante-dix-huit ans, il avait toute raison de redouter la mort: elle ne pouvait plus le prendre en traître!

Dans son année de travail, travail acharné toujours en dépit de l'âge, il avait ces quelques semaines de repos excellent, au milieu des siens, dans un petit coin coquet de campagne fleurie; tous le choyaient, le cajolaient, le promenaient à qui mieux mieux, et il retournait à Paris reprendre sa tâche coutumière, reposé, ragaillardi.

Longtemps M. Davenel avait parcouru le monde, habité les Indes, l'Amérique, entreprenant d'immenses travaux de canalisation et de chemins de fer. Tout le monde connaissait cet ingénieur éminent, fils de ses œuvres, qui, à force de travail, était devenu l'un des premiers constructeurs du monde. La vie lui avait donné toutes les récompenses qu'il en pouvait attendre: les honneurs, la fortune.

Mais jamais il n'avait cessé de travailler, jamais il ne cesserait, gardant son intelligence toujours aussi nette; pourquoi s'arrêter, pourquoi ne pas continuer la tâche commencée, jusqu'au jour où la mort le faucherait tout d'un coup, comme le vent abat les grands arbres séculaires le long des routes.

Il n'avait pas de foyer, pas d'enfants, pas d'épouse: sa famille consistait en ces neveux chez qui il allait passer chaque année la fin de l'été.

Aussi, malgré lui, se sentait-il, à cette heure du retour, l'âme triste, les pensées sombres!

III

A un moment, sa compagne de voyage toussa.

Instinctivement, M. Davenel se leva pour fermer une glace restée entr'ouverte.

Une voix douce murmura:

—Je vous remercie, monsieur.

Il se retourna, d'un mouvement brusque.

Cette intonation ne lui était pas inconnue.

Se trompait-il? s'illusionnait-il sur une ressemblance?

Un peu hésitant, il répondit:

—Je vous demande pardon d'avoir laissé ouvert.

Elle aussi, sa compagne, eut un tressaillement; elle tourna la tête de son côté.

Puis, le silence, un instant rompu, recommença.

Mais, maintenant, dans l'ombre de ce wagon déjà obscur sous la nuit tombante, les deux voyageurs s'observaient.

Soudain, sans mot dire, l'inconnue défit sa voilette, découvrit son visage ridé par l'âge, mais fin, régulier encore et révélant la triomphante beauté d'antan.

M. Davenel se leva, ému, très-pâle:

– Louise! fit-il.

—Oui, moi!

IV

Il y avait eu tout un roman entre ces deux êtres, au temps lointain,—un de ces romans d'amour délicieux qui commencent dans la joie et que la vie, impitoyable et sotte, brise soudain. Il y avait eu des fiançailles interrompues par de tristes questions de famille, un chagrin fou pour tous les deux, avec une grave maladie pour la jeune fille, tandis que, désespéré, lui était parti au loin à l'étranger. Et, depuis,—depuis près de cinquante ans,—l'inconnu, le silence!

Il avait fallu pour se retrouver ce hasard de deux voyages qui se rencontraient sans but commun pourtant, et la main d'un enfant choisissant ce compartiment plutôt qu'un autre!

Une oppression pesait sur le cœur de M. Davenel; tous ses souvenirs revivaient en lui, aussi nets qu'au premier jour, souvenirs charmants et douloureux pour lesquels il avait transformé sa vie, brisé son bonheur, vécu en solitaire, dédaigneux d'autres joies du cœur!

Et il regardait avec une émotion indicible cette femme qu'il avait tant aimée, une aïeule maintenant, elle aussi, comme lui.

Il n'osait parler. Il lui semblait qu'il aurait trop souffert d'apprendre quelle avait été sa vie depuis le drame. Toute question lui faisait peur.

L'ignorance ne valait-elle pas mieux?

Elle non plus ne savait pas ce qu'il était devenu. Peut-être avait-elle, un instant, suivi sa carrière par les journaux, compris que cet homme en qui ses parents n'avaient pas eu foi, parce qu'il était pauvre, avait triomphé de la vie et rempli sa promesse d'être un jour quelqu'un. Mais, sans doute, il s'était fait un foyer. N'y avait-il pas tout-à-l'heure, à la gare, un jeune homme, une jeune femme et des tout petits qui l'embrassaient?

Quel changement depuis tant d'années! Cette barbe blanche, cette taille voûtée! Ils s'étaient reconnus tout de suite, pourtant! Un mot banal, un regard avaient suffi!

M. Davenel prit son courage:

—J'ai souhaité de tout mon cœur, balbutia-t-il, que vous soyez heureuse!

—Moi aussi!

Il voulut parler d'avantage: sa bouche esquissa une phrase, tout bas, presque un souffle. Ne pouvait-il, maintenant que le temps avait fait son œuvre, savoir ce qu'avait été l'existence de Louise, de qui elle était la femme, si elle avait eu des enfants, si elle était heureuse, si un autre avait su lui donner ce qu'il avait rêvé pour elle? ne serait-ce pas consolant de connaître qu'elle avait eu sa part de joie?

Un sifflet strident déchira l'air.

—C'est à Poitiers que je descends, fit la voyageuse, gravement.

—Déjà!

Elle baissa la tête.

Le cœur de M. M. Davenenel se serra.

Quoi! elle allait le quitter, si tôt, sans qu'il ait eu le temps de lui dire, de lui demander....

Alors, il eut le désir fou, invincible, de savoir à tout prix, fût-ce d'un mot, le sort de celle qu'il avait tant aimée.

Elle aussi, sans doute, eut la même pensée, car elle demanda:

—C'était votre fils, ce grand jeune homme qui vous conduisait à la gare?

—Non, fit-il, tremblant. Je n'ai pas de fils. Je ne me suis jamais marié.

Celle qui avait été Louise le regarda longuement comme pour lui dire merci, elle était trop émue pour parler.

Le train entrait en gare: la nuit était venue, et des gens sur le quai s'empressaient.

A son tour, il se mit à interroger.

Mais elle, lentement, dégantait sa main gauche et la tendit.

Dans un éclair, une pensée traversa l'esprit de M. Davenel, et il hésita....

La main gauche, c'était la main de la bague, de l'alliance avec un autre, le signe de l'oubli!....

Ses yeux brouillés ne voyaient pas, et pourtant il ne pouvait rester ainsi, hésitant.

Se courbant alors, il prit la main pâle et la regarda.

Et, tout-à-coup sa figure s'illumina d'un sourire.

Il se courba davantage et, respectueusement, mit un baiser sur la main.

Elle ne portait pas d'alliance!

V

La portière s'ouvrit, une ombre descendit, se retourna, puis se perdit dans la foule.

Et le vieillard reprit sa route vers Paris, vers son foyer solitaire.

Mais il pleurait, heureux comme autrefois, comme au jour de ses fiançailles,—plus heureux peut-être encore, car le geste de cette aïeule avait été une réponse, et tous les deux maintenant savaient qu'ils étaient, l'un et l'autre, demeurés, depuis près de cinquante ans, fidèles à leur souvenir!

Mort de John F. Pidcock.

Press Associée.

New York, 11 janvier — John F. Pidcock, président du chemin de fer de North Georgia, est mort à White House, N. J., la nuit dernière.

Il était en mauvaise santé depuis quelque temps, ayant subi une opération il y a environ trois mois. Des complications, entre autres une hydropisie, ont suivi l'opération chirurgicale et tout espoir de rétablissement a été abandonné il y a quelques semaines. M. Pidcock s'est marié le jour qu'on l'a opéré.

FIGURE PALE—NERFS FAIBLES

Tout manque de fer dans le sang se fait voir sur la figure. La pâleur veut dire plus encore, elle indique un affaiblissement du système nerveux, la débilité des organes vitaux, une mauvaise circulation et une digestion imparfaite. Les nerfs, les muscles et tous les organes de votre corps tirent du sang leur énergie et la matière qui convient à leur entretien. La pâleur fait voir que tous ils perdent de leur vitalité. On devrait sans perdre un jour restaurer la richesse et la pureté du sang. Ayez du fer, ayez-le en prenant la qualité de fer que demande votre sang. Le fer parfait est celui du Tonique de Fer du Dr Harter. Il est absorbé directement de votre estomac par le sang, sans aucun changement. Une heure après que vous l'avez pris, il fait partie de votre sang et vous fait du bien.

En outre du fer, ce remède que le temps a éprouvé contient d'autres ingrédients presque aussi nécessaires aux malades ou aux débiles

Il aide à rétablir les nerfs et les tissus musculaires, favorise aussi votre digestion et vous permet de profiter de votre nourriture.

Le Dr Harter's Iron Tonic est un reconstituant qui vous rétablira entièrement. Avec un renouveau de santé reviendront les forces et la vigueur qui vous font peut-être défaut depuis des années.

Ce remède a été approuvé par les médecins et le public depuis quarante-cinq ans.

Fait seulement par The Dr Harter Medicine Co., Dayton, Ohio. En vente partout.